

“Pays de gloire sans pareil !” nous chantent-ils, lorsque avec les armes perfectionnées, des fusils et des canons, leurs soldats ne se battent que contre des hordes sauvages, n'ayant habituellement à opposer aux boulets et aux bombes que la flèche et la lance primitives. Dans les colonies, s'ils s'attaquent aux Français, une poignée d'hommes les écrase. Sur le continent ils ne se hasardent pas trop, si ce n'est une fois unis à la France contre la Russie, et d'autres fois à toute l'Europe contre la France. En nous reportant au Moyen Age, c'était avec des Français qu'ils osaient aborder les Français, et s'ils l'emportaient quelques fois, grâce aux barons de France passés de leur côté, ils disaient : “O vaillante Angleterre, comme les Français fuient devant toi !”

“Peuple dominateur !” orientent-ils sur les toits. Mais où est sa prépondérance en Europe ? Depuis Guillaume le-Conquérant, quel souverain anglais est monté sur le trône ? On ne voit que Français, Écossais, Hollandais, régner en Angleterre. Pour avoir l'Écosse, elle subit le joug d'un roi écossais, et l'héritier présomptif de la couronne est obligé de prendre le titre de prince de Galles pour s'attaquer les Gallois.

“Peuple supérieur !” disent-ils encore lorsque leurs hommes les plus célèbres, en majeure partie, ont une origine française. Le grand père de Milton, par exemple, vint directement de France. Les Percy, les Talbot, tant d'autres héros que Shakespeare a mis dans ses drames, portent des noms tout français. Et Shakespeare lui-même, qui était-il ? On ignore son véritable nom. Il semble que les Anglais se soient hâtés de le couvrir d'un voile. Mais la vivacité de son caractère, diamétralement opposé à l'apathie et à la lenteur saxonne, trahit une nature française, avec la variante d'une acclimatation en Angleterre pour ce qu'elle a d'étrange et de singulier.

Qu'une goutte de sang anglais coule dans les veines d'un illustre personnage, les Anglais ne manquent pas de la découvrir, et de le réclamer comme un des leurs. Et ouvrant largement leurs bras aux étrangers de talent qui vivent chez eux, ils s'efforcent de les naturaliser par des titres, des places lucratives, et ensuite ils les proclament avec tant d'aplomb citoyens anglais pur sang que personne n'ose répliquer.

L'Angleterre ressemble ainsi pas mal au geai paré des plumes du paon.

Néanmoins, elle passe toujours pour très glorieuse, très vertueuse, très généreuse, très humble, riche, belle et libre.

D'où vient cela ? C'est qu'elle est d'une habileté consommée à sauver les apparences.

Qu'importe pour elle qu'il n'y ait que des guenilles dans le coffre, si le couvercle qui les recouvre est d'or. C'est l'extérieur qui doit briller.

Elle a donc soin de mettre aux premiers postes des hommes d'un physique imposant qui soient de beaux types de la nation, et ses militaires, choisis parmi la multitude, s'ils ne peuvent qu'être machine dans la manoeuvre doivent avoir une tenue toujours guindée. Il lui semble que ça pourrait contrebalancer l'inimitable désinvolture, la prestance, l'élan du soldat français.

Et elle se garde, dans les illustrations de ses journaux, de rien faire paraître qui puisse la diminuer dans l'estime des autres ; mais elle s'applique à relever ses moindres personnages, en donnant à leurs figures des traits superbes, changeant quelques fois, comme par magie, ses hommes laids en beaux hommes ; car enfin, ces illustrations parcourent l'univers, et il faut que sous tous les rapports on ait une grande idée du peuple anglais, que partout on le proclame le premier peuple du monde.

Aux yeux d'un grand nombre, quand un Anglais fait un mauvais coup, quand sa physionomie annonce mal, c'est un Écossais, un Irlandais, un Allemand, que sais-je ? Mais quand un Irlandais, un Écossais se signalent par quelque noble action, quand ils passent l'un ou l'autre avec une bonne et belle mine, on dit : ce monsieur est Anglais.

Ne connaissant aucune imperfection dans sa nature, ou du moins ne consentant pas à admettre qu'il y en ait, l'Anglais dit hardiment qu'il n'y en a pas : c'est le coup de corne de John Bull. Il se pense parfaitement droit, et il se tient droit, tellement que c'est visiblement forcé,

et on a coutume de dire : c'est guindé. Du moment qu'il veut être naturel, il fait casse-cou ; on rit et il redevient droit raide. Si ce n'est pas de la droiture, c'est de la dextérité.

Car il gagne immensément en faisant ainsi barre de fer, et on se laisse entraîner à beaucoup mesurer à cette fausse règle, puisque l'Angleterre, malgré ses rois français, écossais et autres, est toujours la première. Gloire française, écossaise, irlandaise, tout cela c'est gloire anglaise parce que l'Anglais le dit carrément.

Cette raideur n'est pas l'image de son esprit qui est souple et délié, roué en ruses de toutes sortes, mais de son égoïsme qui centralise à lui avec force et de son cœur qui est inflexible. Par conséquent l'adage français : “Merci à faible, force à superbe,” ne convient pas à l'Anglais qui ne pardonne point à l'ennemi tombé.

Race mercantile, le calcul est son domaine, et elle y va tortueusement comme le serpent. Ce serpent quand il est surpris dans ses perfidies, se tient tout à coup droit, debout sur sa queue. Mais la droiture du serpent n'est pas naturelle, elle est guindée. Cependant, ses couleurs apparentes charment. On va à lui, sans crainte du venin mensonger. Et le dragon absorbe, et il absorbe sans cesse.

Sachant très bien réfléchir sur ses écailles de beaux rayons de gloire étrangère, il les fait passer comme sortant de lui. Et on lui présente l'encens.

Tellement l'apparence emporte le jugement. N'est-on pas enclin à croire que le soleil tourne, parce qu'il paraît tourner ? Que de science il a fallu pour penser le contraire ! Et n'est-il pas populaire encore de dire qu'il tourne ? L'apparence entraîne, et c'est en apparence que consiste principalement le mérite de l'Anglais. Au fond, on le sait. Mais on se contente de dire quand la mauvaise humeur nous domine : l'Anglais est guindé, ou il a un air plein de morgue.

L. Gougenon

LES CLOCHES

LLES vivent et meurent dans le clocher ; tristes, gaies ou muettes, selon le devoir qui leur incombe ; ne se plaignant pas plus que le prêtre, fatigué dans son confessionnal par un dévoté, ou que le soldat, ahuri par la discipline, dans sa guérite. C'est leur devoir.

Cependant, combien de personnes pensent à les fêter. Et qui le mérite plus qu'elles ?... Ne sont-ce pas, elles, ces vigilantes célestes, qui annoncent le réveil de la nature ? Et nous aimons à les entendre, en voyant voltiger les oiseaux dans un rayon de soleil levant, ou bien quand, à son déclin, l'astre du jour nous invite à remercier le Créateur d'une journée de plus à ajouter à notre *doit et avoir*.

Ne sont-ce pas elles qui nous rappellent les jours, les heures et les moments où les humains doivent fermer boutique, pour unir leurs prières au doux commerce et aux fêtes du ciel ?...

Ne sont-ce pas elles qui nous rappellent le bonheur de l'épousée, le premier vagissement de l'enfance, le dernier soupir de nos morts ? Et que faisons nous pour elles, elles qui font tant pour nous ?...

Hélas ! quelquefois nous en faisons des gros sous pour acheter, des canons pour tuer, des statues pour orner. Pourtant, elles méritent mieux que cela, car elles sont éternelles. L'airain ne vibre-t-il pas encore l'année défunte quand l'année nouvelle commence ?... Vous le voyez, ces vigilantes, comme un bon chrétien, sont toujours sur le *qui vive* !...

Ces pensées me sont venues en voyant tomber la neige, cette plume froide du ciel, qui gèle les pauvres en les rendant encore plus malheureux, mais que le son de la cloche réchauffe d'un rayon d'espérance.

O cloches ! vous qui animez nos âmes d'une volupté inconnue sur la terre, soyez aimées, bénies, adorées, respectées, fêtées !

Oui, fêtons les cloches !...

Nous avons bien la fête des fleurs, des arbres et d'autres encore.

Pourquoi n'aurions-nous pas la fête des cloches ?

Que ce jour là on décore le clocher de fleurs, de guirlandes, de drapeaux ; que toutes les cloches des églises carillonnent à la même heure, et leur joyeux carillon touchera sûrement quelques-uns, car j'en sais qui, sans mépriser la voix du représentant de Dieu, se surprennent à prier quand ils entendent le son de la cloche.

A qui cela n'est-il pas arrivé dans le silence de la nuit ou la solitude du bois ?

Fêtons donc les cloches, en l'année 1889 ; et je suis sûr que les prêtres, les orgues, les chantres, les oiseaux et le peuple entier chanteront ce jour là : *Sursum corda*.

GASTON P. LABAT.

Citadelle de Québec, janvier 1889.

NOS SYMPATHIES

À M^{ME} JEAN-UBALD TREMBLAY, LACOLLE, P.Q.

COMMENT, ô mère désolée, entreprendre de jeter dans votre âme endolorie, quelques paroles de consolations ?... Comment aborder le sujet qui vous navre le cœur et rallume chaque fois un feu impitoyable ?...

J'avais cru un instant pouvoir répandre doucement le baume qui soulage sur la plaie encore ouverte, puisqu'elle saignera toujours ; mais, oh ! pardonnez-moi la sympathie que j'éprouve pour vous, ô martyre héroïque ! à la vue de votre douleur, au spectacle édifiant de votre angélique résignation, ma plume vacille et se refuse à tracer sur le papier les mots qui voudraient, hélas ! y apparaître... Je tremble, et je dois pourtant vous exprimer les mystères de douceurs que je trouve à penser à *votre cher défunt*.

Combien de fois, ô mère si tendrement aimée par une famille chérie, votre fils de prédilection, votre Philippe, victime prématurée du typhus redoutable, vous avait dit : “Mère, je t'aime, et pour ton amour je donnerais ma vie !” Eh ! bien, dans les inconcevables angoisses où se trouvait votre cœur d'épouse, n'avez-vous pas quelquefois dit à Dieu : Seigneur, que le père me reste, prenez plutôt un de mes enfants, tous atteints comme lui des fièvres typhoïdes ? Le Tout-Puissant entendit votre prière. “Va, dit-il à la mort inflexible, des agneaux du bercail me chercher ce plus beau...” Et la cruelle messagère qui obéit au Seigneur moissonnait à la fleur de l'âge le beau jeune homme, le frère dignement aimé, le fils respectueux, l'espoir de son vieux père, l'enfant adoré, l'âme chaste et pure que l'ange des Hautes Destinées déposait aux pieds de l'Éternel, où il chante à jamais les grandeurs du Très-Haut, dédaignant maintenant les ris, les plaisirs, les honneurs d'ici-bas...

Sa mort, ô bonne mère, est le cachet de sa vie. Il fut un bon chrétien, un fils respectueux et soumis, et Dieu, dans sa paternelle prévoyance, mit à son chevet un ange de bonté : son ancien directeur de conscience, c'était le flambeau éclairant son entrée ferme et sûre dans la céleste Sion.

Consolez-vous donc dans le Seigneur, séchez vos larmes, ô noble femme, ou qu'elles soient des prières constantes adressées au Souverain Maître. *Fortes esto*, soyez forte. Que le souvenir des nobles vertus du cher défunt adoucisse un peu parmi vous, ô famille affligée, son absence temporaire, et quand le doux printemps viendra charmer la terre, que le gazon fleuri couvrira de verdure cette tombe si chère, à l'ombre du cyprès qui ombrage la dépouille mortelle, vous viendrez tous, enfants d'une même mère, avec votre bon père qu'un même amour unit, déposer à la fois sur ce tertre béni les roses et les soupirs de vos cœurs pieux... et lui vous les rendra un jour dans la patrie céleste.

R. I. P.

Champ de la Vallée, janvier 1889.

IRÈNE

La femme fait naître l'ambition et fait mourir l'ambitieux.